

DÉSINTÉGRATION

REVUE DE PRESSE



Désintégration, ou le fracas d'une quête d'identité

Lieu de résidence et de création, la salle Jean-Genet a laissé les clés à Kheireddine Lardjam et ses comédiens pour répéter *Désintégration*. Ce nouveau spectacle en forme de coup de poing sera à Avignon en juillet et à Mâcon en février. Un spectacle essentiel et cruel.

Touffante moiteur dans la salle Jean Genet, terrible constat sur la scène où se répète *Désintégration*, la nouvelle pièce mise en scène par Kheireddine Lardjam d'après un texte d'Ahmed Djouder écrit en 2006, mais terriblement d'actualité. Un spectacle en deux parties, l'enfance et l'âge contemporain. L'enfance, c'est la colonisation française en Algérie et l'immigration. D'abord, celle des pères pour reconstruire la France meurtrie par la Seconde Guerre mondiale, puis le regroupement familial et le mal-être des gosses issus de ses pères et de ses mères que la France n'a pas su accueillir et instruire à ses coutumes.

Ahmed Djouder passe le scalpel là où cela fait mal. Il raconte ces pères incapables de comprendre leurs gosses. Il raconte ces mères anxieuses qui jouent de la culpabilité avec maestria sur leurs rejetons. Ces gosses, qui à force de taloches et d'invectives à ne pas remuer, font évidemment tout le contraire. Il dit tout de ces parents sans culture qui s'accrochent à des traditions pour ne pas sombrer et leurs gosses qui font de la religion le pilier qui manque tant à leurs fondations.

Récit cruel d'une désintégration

Désintégration, c'est avant tout le récit cruel d'une incompréhension, d'un manque d'amour et de reconnaissance. C'est le récit de la transformation du joli bébé joufflu dont on croque les joues avec gourmandise, en gamin remuant que l'on tente de maîtriser pour que le père, harassé par les 3/8, puisse se reposer en paix. Puis c'est la fille que l'on taloche tant et plus dès que des signes de féminité s'esquissent, par peur



Derniers jours de répétition avant Avignon pour le nouveau spectacle mis en scène par Kheireddine Lardjam. Photo JSI/Meriem SOUSSI

colonisateurs et les colonisés, à commencer par le manque de connaissance des uns envers les autres. « La télé éduque nos parents et permet de connaître le mode de vie des Français. La télé nous enveloppe et nous fait rêver, elle est celle qui nous a tout appris des rapports humains. Elle a donné à nos parents des notions d'économie avec Dallas, des notions de Christianisme avec la

Petite maison dans la prairie. » Ce que Magyd Cherfi, le chanteur du groupe Zebda, racontait en demi-teinte dans *Ma part de gaulois*, Ahmed Djouder le dissèque et cela peut faire mal. « Nos parents sont des suiveurs qui sont des proies faciles pour les dictateurs, clament les gosses. Nos parents ne sont pas heureux, ils ont renoncé depuis longtemps au bonheur. »

Ce récit d'une misère sociale, éducative, humaine et sentimentale glace évidemment, car cette chronique d'une catastrophe annoncée, l'actualité nous la sert chaque jour. Et pourtant le texte a déjà 13 ans. « Nous n'allons pas nous intégrer », clament ces jeunes en fin de spectacle. Rarement les choses avaient été dites ainsi avec tant de lucidité.

Meriem SOUSSI

Kheireddine Lardjam : « Le théâtre n'est pas là pour donner de l'espoir mais être vrai »

« J'ai découvert ce texte en 2006 et n'en ai pas changé un mot, j'ai juste rajouté le nom de Castaner à la demande des comédiens. En le lisant, il m'a bouleversé, je l'ai trouvé violent et contre la famille. Je l'ai adapté en choisissant de faire une galerie de portraits. Tous les personnages présents au plateau, je les ai rencontrés au fil de mes interventions, de mes lectures dans les quartiers. » Même s'il est français aujourd'hui et papa d'un petit Noé, l'histoire de la colonisation est en lui. « Ce texte me parle et cette autocritique me semble primordiale. Le théâtre n'est pas là pour donner de l'espoir, il n'est pas là pour faire justice mais pour être



Kheireddine Lardjam vit au Creusot et interroge la colonisation de l'Algérie et la désintégration des enfants d'immigrés. Photo JSI/Meriem SOUSSI

Culture & Savoirs

AVIGNON/OFF

Le cri de colère d'une génération sacrifiée

Avec *Désintégration*, Kheireddine Lardjam fait entendre la voix des enfants de l'immigration sommés d'appartenir à un territoire, mais exclus du récit national français et refoulés d'une citoyenneté égalitaire.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

« **A**ujourd'hui, le récit universel est blanc ou plutôt de couleur de peau blanche, tous les autres récits sont des récits secondaires ou périphériques. » Dans *Désintégration*, Kheireddine Lardjam explore le malaise des enfants de l'immigration, sommés en permanence de s'intégrer, mais refoulés ad vitam æternam d'une citoyenneté égalitaire, même à la quatrième génération. Il découvre fortuitement le texte d'Ahmed Djouder, écrit en 2004 comme un cri prémonitoire des révoltes de 2005, publié aux éditions Stock en 2006, qui n'a rien perdu de son effet de souffle. Ahmed Djouder y aborde la question de l'immigration algérienne en France sous un angle poétique et politique, critique des deux héritages culturels dont il est issu. Il y parle à la première personne, mais convoque toute une série de visages aux expériences diverses, dessine des portraits singuliers d'enfants nés en France écartelés entre des injonctions contradictoires.

« En moi, il y a le colonisé et le colonisateur »

Sur le plateau, ils seront trois : Linda Chaïb, Azeddine Benamara et Cédric Veschambre, pour incarner cette double appartenance qui peut aller jusqu'au paradoxe et que Kheireddine résume pour lui-même : « En moi, il y a le colonisé et le colonisateur. » Les comédiens, formidables, sont familiers d'un travail de plateau inventif et exigeant que le metteur en scène expérimente avec eux depuis plusieurs créations (*les Borgnes*, *End/Igné* ou *Page en construction*) qui parlent de l'Algérie et de la France aujourd'hui et de la guerre entre la France et l'Algérie dont le passé ne passe pas.

La première partie laisse le spectateur dubitatif. Le jeu tout en éclats des comédiens qui regardent de l'intérieur les contradictions sociales et familiales dont ils sont issus séduit. Ils endossent les costumes et les traits de leurs personnages, qu'ils font apparaître et disparaître au fil du récit. Ils se glissent dans le corps des un(e)s et des autres avec ses assignations



Sur scène, Cédric Veschambre, Linda Chaïb et Azeddine Benamara incarnent une double appartenance, bousculent les clichés et déjouent les certitudes. Lionel Souci

et ses tabous qu'ils dissèquent et bousculent à l'envi. Le corps est le lieu de la soumission et du mal-être, habité d'une violence refoulée, de désirs troublants qui peuvent aussi éclore entre hommes au hammam. Ce regard acide sur l'autre, l'étranger, même porté de l'intérieur, dérange.

Jusqu'à ce que, dans la deuxième partie, le dispositif se mette à vriller. Les personnages qui ont repris d'assaut la scène, garçons et filles, ont des allures d'émoués. Leur colère gronde et vient éclairer la première partie, la donner à lire en miroir :

« Vous comprenez que, puisque vous ne les avez pas aimés, nos parents se sont arc-boutés sur leurs traditions. (...) Si vous

les aviez mieux aimés, ils auraient prêté une oreille plus attentive à vos magazines, à vos émissions radio, à Françoise Dolto,

ils auraient mieux écrit, ils auraient mieux lu, ils auraient mieux compris que dans la vie tout est vaste, complexe, multiforme ; ils seraient sortis, un peu, d'une vision ethnocentrique. Cela aurait suffi à réduire les dégâts. »

Ce qui n'a pas eu lieu a produit des dégâts irréversibles. Une coupure radicale entre deux mondes, « eux » et « nous », artificiellement

construite et instrumentalisée de part et d'autre. Que Kheireddine Lardjam a eu l'occasion d'observer, il y a deux ans, lorsqu'il était en intervention à Saint-Chamand, à la périphérie d'Avignon, où il a

découvert un quartier qui lui a rappelé l'Algérie des années 1990. Et qui fait pendre à l'expression identitaire xénophobe et raciste de plus en plus suffocante.

Désintégration déconstruit avec force les images et les clichés de part et d'autre et vient bousculer et déranger les certitudes. La scénographie d'Estelle Gautier est sans fausse note. Elle a merveilleusement intégré l'univers d'Hassan Hajjaj (qui signe aussi l'affiche du spectacle). Surnommé le Andy Warhol de Marrakech, il réinvente dans un style ultramoderne des motifs traditionnels et folkloriques orientaux. Le résultat en est saisissant et joyeux. Il vient servir la pièce et son effet coup de poing. ■

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 24 juillet, à 14 heures, à la Manufacture, 2 bis, rue des Écoles. Relâche les 11 et 18 juillet. Tél. : 04 90 85 09 20.

KHEIREDDINE LARDJAM CRÉE EN 1998, À ORAN (ALGÉRIE), LA COMPAGNIE EL AJOUAD, D'APRÈS LE TITRE D'UNE PIÈCE D'ALLOULA, DRAMATURGE ASSASSINÉ EN 1994 PAR LES ISLAMISTES.

Toute La Culture.

Avignon OFF Kheireddine Lardjam démine enfin le récit national

03 JUILLET 2019 | PAR [DAVID ROFÉ-SARFATI](#)

Depuis Page en Construction, Kheireddine Lardjam interroge un récit national rebelle à y intégrer la chronique de la génération issue de l'immigration. Aussi il s'empare de Désintégration, un texte de Ahmed Djouder et crée pour le OFF 2019, une pièce belle et édifiante qui honore cette édition d'Avignon et fait du bien à chacun de nous.

– « Nos parents ne joueront jamais au tennis, au badminton, au golf. Ils n'iront jamais au ski. Ils ne mangeront jamais dans un restaurant gastronomique. Ils n'achèteront jamais un bureau Louis-Philippe, une bergère Louis XV, des assiettes Guy Degrenne, des verres Baccarat, ni même un store Habitat », clame résigné mais lucide un personnage, « *issu de l'immigration* ».

Depuis les attentats et l'injonction anti-amalgame, nous nous étions assoupis à ne rien vouloir comprendre, nous tenant loin de la stigmatisation ou de l'amalgame. De peur de mal penser nous avions renoncé à penser. Le texte de Ahmed Djouder vient nous sauver de cette torpeur. Après des études de psychologie et de journalisme, Ahmed Djouder exerce une dizaine d'années comme directeur de collection chez Flammarion. En 2006, il publie **Désintégration**. Le texte est brillant; il échappe aux faciles explications car il n'explique pas justement, avant de décrire au plus près. Le texte est indéniablement courageux, il rince à la façon d'une catharsis.

La pièce de Kheireddine Lardjam en devient utile, indispensable même. Elle se mesure dans une première partie au patriarcat archaïque, à la misogynie, à la peur du sexuel et du féminin, à la déficience des pères phobiques, à l'hypocondrie des mères soumises, à la valeur superfétatoire de la famille, à l'islam qui organise l'économie sexuelle et le repli sur soi. Avec humour et auto-dérision mais sans complaisance. Dans une seconde partie tout aussi clairvoyante nous nous confrontons à la douloureuse morsure du mépris, de la peur, de la ségrégation et du racisme. Entre le Charybde de la faute et le Scylla de la victimisation, Lardjam nous fait naviguer en eaux agitées mais tellement nécessaires.

Et comme à chaque fois avec Kheireddine Lardjam, par des tableaux mêlant habilement décor, lumières, vidéo et musique, notre odyssée est une expérience du beau et du vivant. Où les trois comédiens talentueux restituent le texte et son esprit. Sans démonstration **Linda Chaib**, **Azeddine Benamara** (repéré dans le magnifique [End/igné](#)) et **Cédric Veschambre** nous livrent un faisceau de témoignages bouleversants. Loin des lieux communs et des raccourcis, ils incarnent des destins, des parcours de vie. Et des désirs, ceux auquel ils renoncent et ceux qu'ils exigent, avec au centre le désir brûlant et paradoxal d'être français alors que déjà français.

La pièce (vue au Théâtre du Creuzot) est une proposition à penser qui honore le festival et qui s'impose au festivalier.

TELERAMA :

"Désintégration"



TELERAMA

En 2006, paraissait le témoignage de l'essayiste Ahmed Djouder. Quadra né quelque part en Lorraine, il avait soudain buté sur la question de sa nationalité lors d'un entretien d'embauche. Français ? Certes mais pas seulement.... « *d'origine algérienne aussi* ». Son trouble l'a alors saisi au point de se lancer dans un récit en forme de témoignage à vif. Il y passe en revue, via le prisme de l'intimité familiale, cinquante année d'histoire de l'immigration algérienne avant de s'interroger sur l'avenir et la place des jeunes de la quatrième génération.

Kheireddine Lardjam, metteur en scène algérien travaillant sur les deux rives de la Méditerranée, a trouvé, dans la première partie, le ton juste pour évoquer tous les travers et les empêchements de ces familles contraintes par la pauvreté et le manque d'ouverture du « pays d'accueil » (quelle ironie!). Des images symboliques du pays natal défilent sur trois panneaux séparés où alternent trois acteurs (dont Linda Chaïb et Azeddine Benamara, fortiches) campant les inadaptations des pères et des mères à un monde dont ils n'ont pas les clés. C'est ironique et terriblement mélancolique aussi. Une idée est lancée discrètement au public (aux inclus?) : « *Si vous nous aviez un peu mieux aimé, nous aussi on aurait écouté la radio et Dolto...* » Sous-entendu : on aurait ainsi appris à mieux parler, à mieux communiquer, à nous décentrer. Adresse poignante.

Changement d'ambiance. Un filet de foot tombe des cintres et trois silhouettes de jeunes à la dent dure apparaissent derrière. Remonte alors par leurs voix les violences de la colonisation française en Algérie, qu'il est toujours salutaire de rappeler. « L'intégration » ? Le concept rebondit ici telle une balle sortant du terrain de jeu. Le ton est plus dur, le discours plus univoque. On se demande alors si le registre de la première partie n'était pas plus efficace pour laver en commun le linge sale. **E.B.**

***Désintégration*, d'Ahmed Djouder, mise en scène Kheireddine Lardjam, jusqu'au 25 juillet, à 14h05, à La Manufacture.**

Une bombe sociale

AVIGNON OFF

Désintégration,
d'Ahmed Djouder,
est un coup de semonce
contre l'État français.

Kheireddine Lardjam s'empare du livre d'Ahmed Djouder *Désintégration* (Stock, 2006). Le nom de cet auteur pourrait figurer de façon plus explicite sur les documents présentant le spectacle : il est à peine visible. Mais il est vrai que Lardjam compose un spectacle en deux temps dont la première partie s'inspire moins de l'ouvrage de Djouder. Premier temps : les Français issus de l'immigration se moquent d'eux-mêmes. Deuxième temps : coup de semonce contre la manière dont l'État français a traité cette nouvelle richesse de sa population.

Durant la première partie, une série de personnages apparaissent tour à tour sur des mini-scènes : religieux intraitable, jeune mariée le jour de ses nocces... Le plus percutant est un dialogue sur le sexe : un massage pratiqué par un homme sur un autre homme révèle une sexualité inavouée. Jusque-là, le spectacle est tempéré.

≡ Jacques
Vincent

Philos,
Park Jiha,
Differ-Ant.

Au début de la seconde moitié, les acteurs se placent derrière un rideau en corde et les paroles deviennent des coups de tonnerre. Ils disent l'essentiel de ce qu'a écrit Ahmed Djouder et qui, depuis la publication du livre, affirme une voie radicale dans l'analyse des Français issus de l'immigration et invités par les instances publiques à s'intégrer. « *L'intégration, on n'en veut pas* », disent les personnages à la suite de l'auteur. Ce qui est violent sur une page blanche l'est plus encore au théâtre. Cela frappe comme la foudre.

Le spectacle de Kheireddine Lardjam est étonnant par sa montée en puissance, en raison de son début bon enfant et rassurant. En inversant brutalement le propos, il heurtera certainement beaucoup de spectateurs. Interprété par d'excellents comédiens qui savent aisément passer d'une personnalité à une autre, c'est une bombe sociale qui fait exploser les bonnes consciences. ≡ **G.C.**

Désintégration.
La Manufacture
(château de
Saint-Chamand),
jusqu'au 25 juillet,
à 14 h 05,
07 83 60 86 40.

Politis 1561 11/07/2019

28